

Quand les clowns passent

Solange Lévesque

Number 92 (3), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1999). Quand les clowns passent. *Jeu*, (92), 167–170.



SOLANGE LÉVESQUE

Quand les clowns passent

Arturo Brachetti et Slava Polounine n'ont rien en commun sur le plan esthétique, mais on peut tout de même mettre leurs spectacles en parallèle sur le plan de l'utilisation du personnage. Arturo Brachetti, homme-orchestre d'origine italienne, présentait *Arturo Brachetti, transformiste* à la Salle Pierre-Mercure cet été ; et, quelques jours plus tard, Slava Polounine, un clown russe, venait à son tour présenter *Slava's Snowshow*, un spectacle dont la composition variable inclut cinq acolytes, mais dont Slava Polounine demeure la figure prédominante.

Au fond, ces spectacles sont très théâtraux et sont tous les deux axés sur le développement d'un personnage central, sans lequel ils perdraient beaucoup de leur impact.

Dans le spectacle de Brachetti, une myriade de personnages, à peine esquissés, se succèdent à une vitesse étonnante : de l'homme au chapeau melon de Magritte, qui ouvre le spectacle, au cinéaste Federico Fellini, avec qui il se termine, Brachetti devient tour à tour James Bond, Blanche-Neige, un sage chinois, deux cow-boys, le shérif et la belle, le dictateur de Charlie

Chaplin, une abeille et une fleur, un démon, un curé professeur, deux ou trois grands clowns d'autrefois, chacune des quatre saisons et le grand Fregoli, transformiste célèbre dont Brachetti s'est beaucoup inspiré, en plus d'autres personnages dans de petites séquences filmées ! Et l'on n'en a cité ici que quelques-uns. En plus, à l'aide de ses mains, il produit une série

Arturo Brachetti, transformiste

TEXTES : PIERRE-YVES LEMIEUX. MISE EN SCÈNE : SERGE DENONCOURT, ASSISTÉ DE GENEVIÈVE LAGACÉ ; SCÉNOGRAPHIE : GUILLAUME LORD ; ÉCLAIRAGES : ALAIN LORTIE ET BRUNO RAFIE ; CONCEPTION SONORE : LARSEN LUPIN ; MAÎTRE COSTUMIER : MASSIMO SARZI AMADÉ, ASSISTÉ DE VALÉRIE LÉVESQUE ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS. PRODUCTION DE BRUCE HILLS ET DE GILBERT ROZON, PRÉSENTÉE À L'OCCASION DU FESTIVAL JUSTE POUR RIRE À LA SALLE PIERRE-MERCURE DU CENTRE PIERRE-PÉLADEAU DU 29 JUIN AU 2 SEPTEMBRE 1999.

Slava's Snowshow

CRÉATEUR ET AUTEUR : SLAVA POLOUNINE. MISE EN SCÈNE : VICTOR KRAMER ; SCÉNOGRAPHIE : VICTOR PLOTNIKOV ; ÉCLAIRAGES : IVAN VOLKOV ; EFFETS SPÉCIAUX : ROMAN TSITELASHVILI. PRÉSENTÉ PAR JUSTE POUR RIRE EN ASSOCIATION AVEC SLAVA POLOUNINE ET LES PRODUCTIONS GWENAEAL ALLAN AU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE DU 21 JUILLET AU 11 AOÛT 1999.

d'ombres chinoises dans laquelle défile toute une ménagerie : éléphants, chat, oiseaux, etc. Pour lier ces numéros hétéroclites, l'artiste et son scripteur (Pierre-Yves Lemieux) ont imaginé des enchaînements dans lesquels Brachetti quitte l'espace de jeu et s'amène à l'avant-scène pour parler aux spectateurs, exécutant parfois un numéro à l'aide d'un chapeau, par exemple. Lors de ces enchaînements, il est vêtu d'un t-shirt et d'un pantalon noir ; il apparaît alors comme Arturo lui-même qui fraternise avec son public en donnant l'impression d'improviser. Dans le premier quart du spectacle, une petite séquence filmée est projetée, dans laquelle Brachetti prétend se faire connaître en nous montrant quatre personnages (tous joués par lui) : son père, sa mère, son curé et son bedeau viennent tour à tour témoigner de l'enfant qu'il fut. Il s'agit là, bien sûr, d'un scénario en grande partie fictif, mais, au-delà de l'ironie qui teinte ces pseudo-entrevues, on sent que les personnages réels et inventés se mêlent plus ou moins. Seulement, comme l'artiste nous présente cette réalité comme « la vraie », on a tout de même l'impression d'avoir avancé quelque peu dans la connaissance de qui il est. Sur la base de ce don qu'il nous fait (tout transposé qu'il soit) d'une partie de son passé, on recevra différemment la suite du spectacle ; c'est-à-dire qu'on sera plus indulgent face à des numéros où l'esprit propre au cabaret domine, ou à des numéros qui constituent rien de moins et rien de plus qu'un exploit.

Sa performance suppose un véritable tour de force, car il n'a pas de doublure, et on n'arrive pas à comprendre comment il peut, en quelques secondes, passer si rapidement d'un personnage à l'autre, costume compris. Comme au cirque, le spectateur est donc intrigué, subjugué par la réalisation de ce qui, logiquement, semble impossible, mais il y a plus. L'exploit physique et



Arturo Brachetti.

Photo : Christian Desrochers.

le tour de force suffiraient certes à soutenir l'attention du public, mais pas à le charmer et à gagner sa sympathie comme Brachetti arrive à le faire. Encore que le personnage qu'il développe entre ses numéros demeure assez superficiel et ne se montre manifestement pas à la hauteur du talent de l'artiste, qui est immense. Lorsqu'on constate avec quelle habileté il sait changer de gestuelle et d'apparence, de rythme, d'attitude et d'expression, on se dit que le texte de ses « improvisations » demeure probablement bien en deçà de la force qu'il aurait pu avoir s'il avait été

conçu non pas comme un élément secondaire destiné à faire rire et à donner de la crédibilité aux autres éléments, comme cela semble avoir été le cas, mais comme une composante primordiale, à partir d'une sincérité, à partir de ce que l'artiste tente vraiment de dire de lui-même au sein de ce spectacle.

Slava's Snowshow, pour sa part, est composé d'une dizaine de numéros, en général plus élaborés que ceux de Brachetti sur le plan dramatique, chacun comportant sa petite intrigue, son atmosphère poétique

propre, son dénouement. Contrairement à un Brachetti qui vient s'entretenir avec le public, Slava et ses acolytes, hormis quelques mots, sont pour ainsi dire muets. Tout se passe au sein de la situation et par le biais de la gestuelle. Chaque saynète ou sketch est accompagné d'une musique qui lui est propre. Le spectacle s'ouvre sur un moment très fort, qui situe tout de suite le spectateur par rapport au climat et au sens de ce qui va suivre. Vêtu d'un sac jaune vif et d'énormes pantoufles de fausse fourrure rouges, Slava entre, voûté, et constate d'un regard furtif la présence des spectateurs, dont il prend le temps de s'imprégner. Il ne cessera par la suite d'établir ce contact visuel fréquent avec son public. Il traîne une corde, comme les enfants traînent un jouet sur roulettes. Puis il s'immobilise, et on s'aperçoit que cette corde qu'il tient à la main est en réalité munie d'un nœud coulant qui pourrait bien lui servir à se pendre. Mais comme, après avoir jeté un regard aux cieux, il constate qu'il n'aurait nulle part où l'accrocher, il se met à la tirer. Et la corde est longue, longue ! Il n'en finit pas de la tirer (d'abord rapidement, puis lentement, comme pour profiter d'un sursis), quand soudain apparaît un autre clown, clochard à la mine encore plus morne que lui, et qui tient à la main l'autre bout de la corde, également pourvu d'un nœud coulant. Tout le spectacle de Slava est là : mélancolie face aux vicissitudes de la vie, absurde et humour comme solution de survie.

Un peu plus tard, il exécute une entrée qu'on pourrait intituler « le bouquet ». On frappe à la porte ; le clown hésite, puis va répondre, pour finalement prendre livraison d'un cadeau : une femme immobile,



Slava's Snowshow, spectacle de Slava Polounine.
Photo : Véronique Vial.

maquillée comme une poupée et emballée d'un papier cellophane et d'un ruban noué autour de ses chevilles, exactement comme un bouquet de fleurs. Or, le clown ne possède qu'un tout petit pot à fleurs. Le sketch consiste donc dans la recherche de solutions à ce problème, et Slava, n'en trouvant pas, ne jouira jamais vraiment du « cadeau ». Dans un autre sketch donné sur le mouvement lent et lancinant de la sonate de Beethoven dite « à la lune », on le verra assis à une table tomber trois fois de sa chaise. La table et la chaise sont tout de guingois, en total déséquilibre avec l'horizontalité de la scène. Difficile d'évoquer de manière aussi puissante et comique à la fois un état d'âme comme la tristesse ou le désespoir, qui modifient, au sens figuré, notre perception et nos perspectives ! Tous les sketches de *Slava's Snowshow* sont empreints de poésie ; ils projettent le spectateur dans un état d'enfance qui est, paradoxalement, l'état où une réflexion peut s'installer, où l'on peut penser librement la vie, dégagé des préjugés et des angles droits de la raison.

Ce n'est pas par hasard que ces deux clowns ont donné leur nom au spectacle : avec leur expérience de la scène, ils savent parfaitement bien que le seul fil rouge véritable de leur spectacle, le seul élément capable d'atteindre le spectateur en profondeur, c'est la présence d'un personnage bien incarné, sans lequel le spectacle serait un assemblage de très bons éléments, une succession de numéros à laquelle il manquerait ce sens global. Comme c'est malheureusement le cas dans *Dralion*, le dernier spectacle du Cirque du Soleil, où on ne trouve ni Monsieur Loyal ni personnage fort capable, par son charisme, son humanité ou son humour, de créer un liant entre toutes les parties pour leur donner un sens, pour établir un relais entre les artistes à l'œuvre dans les différents numéros et les spectateurs. D'excellentes imitations, des

tours de force de toute nature, des comiques de toute sorte, il en existe de plus en plus au petit écran comme à la scène. Gavé d'humour, le spectateur deviendra blasé des exploits. Dans le spectacle de cirque ou de variétés, la puissance d'un personnage qui s'affirme demeurera toujours le filon le plus difficile, mais le plus efficace à exploiter. La difficulté qu'ont éprouvée, par exemple, Daniel Lemire à se défaire de son personnage d'Oncle Georges et Stéphane Rousseau de celui de Madame Jigger, pour citer seulement deux exemples locaux, en est une preuve. **J**